

SAMENVATTINGEN / RÉSUMÉS / SUMMARIES

KOEN AERTS

LA COURONNE DÉCOUVERTE

L'octroi de la grâce pour les peines de mort prononcées au cours de l'épuration consécutive à la Seconde Guerre mondiale

Au temps de la liquidation pénale de la Seconde Guerre mondiale, de nombreuses sentences de mort ont été prononcées en Belgique. Le nombre total de condamnations à mort – dans la littérature, il est toujours question de 2.940 cas dont 1.247 par jugement contradictoire et 1.693 par contumace – ne correspond cependant pas au nombre total de personnes condamnées à mort. Pour les condamnés suite à un jugement contradictoire, ce nombre est probablement légèrement inférieur (entre 1.202 et 1.227), car plusieurs d'entre eux se sont vu infliger la peine de mort à plus d'une reprise. Quoi qu'il en soit, la Belgique se trouvait confrontée à un grand nombre de *personæ non gratae* et, à quelques exceptions près, depuis 1863, les peines de mort avaient été quasi automatiquement commuées. En définitive, 242 personnes passèrent devant le peloton d'exécution. Le gros des condamnés à mort par jugement contradictoire, en l'occurrence 80 % d'entre eux, a donc échappé à la sanction ultime. Lorsque, parmi les décideurs, on a commencé à percevoir le fait que la répression de la collaboration ne se faisait pas toujours de façon équitable, on s'est servi à partir de 1946 du droit de grâce afin de rééquilibrer quelque peu la politique de répression.

Trois acteurs – l'Auditorat général, le cabinet du Prince-régent et le Ministère de la justice – avaient en charge les demandes de grâce; ils se laissèrent guider dans leur jugement par une série de principes. Le droit de grâce est certes un droit réservé au souverain mais, par le biais du contreseing, le pouvoir décisionnel effectif et la responsabilité politique revenaient en fait au ministre de la Justice. Durant le mandat du socialiste Henri Rolin (13 mars 1946-31 mars 1946), la nécessité d'exercer le droit de grâce et les possibilités y associées ont été évoquées pour la première fois. Mais ce n'est qu'en avril 1946, sous son successeur, le libéral Adolphe Van Glabbeke (31 mars 1946-3 août 1946) qu'un premier condamné à mort a été grâcié. La commutation de la peine de mort en une peine moindre était motivée par l'état mental de la personne concernée ("devenu fou"). Dès ce moment, le fait d'être faible d'esprit est devenu un principe en faveur de la grâce auquel il n'a plus été dérogé. D'autres motivations ont rapidement suivi : le nombre d'enfants, le fait de ne pas avoir commis de crime à l'égard de compatriotes, le jeune âge, etc. Après Van Glabbeke, le nombre de grâces s'est accru et les ministres de la Justice successifs – s'appuyant en cela sur les motivations de leurs prédécesseurs – ont mené une véritable politique qui s'est traduite par la définition d'un nombre de principes toujours plus étendus en faveur de la grâce, parallèlement aux demandes cumulées d'octrois de grâce. Le catholique Paul Struye (20 mars 1947-27 novembre 1948) est le ministre qui est resté le plus longtemps en charge dans cette fonction durant la période 1944-1950 et c'est donc lui qui a pu introduire la plupart des principes. Il est à la fois responsable du plus grand nombre de rejets et du plus grand nombre de commutations, mais il a finalement dû démissionner face aux critiques l'accusant d'être trop mou. Grâce à

la longueur de son mandat, il a considérablement pu alléger la tâche de l'octroi de la grâce pour ses successeurs. Un nombre sans cesse accru de condamnés a bénéficié d'une mesure de grâce, échappant ainsi à l'exécution de la peine de mort. Lorsque le ministre de la Justice catholique Ludovic Moyersoën (16 août 1950-15 janvier 1952) a finalement introduit l'arrêté motivé, même les cas les plus lourds ont obtenu la grâce sur base de la promesse préalable qu'ils n'entreraient pas en ligne de compte pour une réduction de peine. La tradition belge de non-application de la peine de mort était ainsi rétablie.

KOEN AERTS

THE CROWN REVEALED

The Granting of Clemency in Death Sentences pronounced
during the Purges following the Second World War

During the judicial prosecutions which occurred in the wake of the Second World War, numerous death sentences were pronounced in Belgium. The total number of these death sentences referred to in the relevant literature (2,940 cases, of which 1,247 were pronounced after a trial, and 1,693 were pronounced in absentia) does not correspond exactly to the total number of people condemned to death. As far as those defendants sentenced to death after a trial is concerned, the correct number was probably slightly lower (between 1,202 and 1,227) while a good number of these were individuals sentenced to death several times. Nevertheless, Belgium was confronted by a large number of defendants sentenced to death, and this in a state where, since 1863, with a few exceptions, all death sentences had been almost automatically commuted. In the end, 242 defendants were executed. The majority of those condemned to death after a trial, roughly 80 %, thus finally avoided the ultimate punishment. In particular, once the perception developed among those responsible for making such decisions that the repression of wartime collaboration was not always being implemented equitably, they began to use clemency as a means of rebalancing somewhat the policy of repression.

Three institutions – the Military Prosecutors' Office (the *Auditorat général*), the private office of the Prince Regent and the Ministry of Justice – had responsibility for dealing with requests for clemency, and they acted on the basis of a series of principles. In principle, clemency was a right reserved to the sovereign, but in practice the constitutional requirement of ministerial approval of royal decisions ensured that the real decision-making power, and the political responsibility for these decisions, lay with the Minister of Justice. The need to exercise the power of clemency, and the options to which this gave rise, were considered first during the period of office of the Socialist Minister of Justice Henri Rolin (13-31 March 1946). But it was only during the period of office of his successor, the Liberal Adolphe Van Glabbeke (31 March-3 August 1946) that the power of clemency was used for the first time. On this occasion, the argument was used that the commutation of the death sentence to a lesser sentence was justified by the mental state (“had become insane”) of the defendant. From then on, the weakness

of mind of the person condemned to death became a principle in favour of clemency that was accepted without exception. Other justifications followed rapidly: the number of children of the defendant, the fact that no crimes were committed towards Belgian compatriots, the young age of the defendant, etc. After Van Glabbeke's period of office, the number of acts of clemency increased, and successive ministers – building on the justifications used by their predecessor – implemented a consistent policy in favour of clemency, which was evident in the development of ever wider justifications of clemency as well as in the repeated requests for clemency. The Catholic Minister of Justice Paul Struye (20 March 1947-27 November 1948) occupied this post for longer than anybody else in the period 1944-50, and it was therefore he who developed the majority of these justifications. He was responsible for the largest number of acts of clemency as well as the largest number of rejections of clemency, but he was finally obliged to resign in the face of criticisms of him for having been too soft. By the length of his period of office, he did however substantially reduce the number of cases of clemency considered by his successors. An ever-increasing number of those condemned to death benefited from clemency, and thereby escaped the death sentence. By the time that the Catholic Minister of Justice Ludovic Moyersoën (16 August 1950-15 January 1952) finally introduced the practice of providing an official justification of each decision, even the most serious cases were granted clemency, albeit on the condition that they would no longer be considered eligible for a reduction in their subsequent sentence. In this way, the Belgian tradition of commuting death sentences was able to be re-established.

JONAS CAMPION

EPURATIE, HERSTEL OF HERNIEUWING ?

De impact van de Tweede Wereldoorlog op het officierenkorps van de rijkswacht.

Deze bijdrage gaat in op de gevolgen van de Tweede Wereldoorlog voor de Belgische rijkswacht. Met behulp van interne administratieve bronnen van de rijkswacht (jaarboeken van officieren, interne bevelen en nota's aan het korps) schetsen we de evolutie binnen het officierenkorps van de rijkswacht vanaf de bevrijding tot op het einde van 1948. Hoe evolueert dit korps, in de tijdspanne tussen epuratie, herstel en hernieuwing? Kan men stellen dat de Tweede Wereldoorlog een breuk heeft veroorzaakt binnen de rijkswacht?

In een eerste deel wordt de periode van de bezetting geanalyseerd. Vooreerst wordt de bijzondere positie van de rijkswacht, tussen de Duitse bevelen en de Belgische wetgeving uiteengezet. Vervolgens worden de hervormingen toegelicht die op initiatief van secretaris-generaal Gérard Romsée en kolonel Emiel Van Coppenolle werden doorgevoerd. Deze hadden een diepgaande verandering van de rijkswacht tot gevolg, die noopte tot een grondige reorganisatie na de bevrijding van het land. Het doel van de reorganisatie was om de rijkswacht haar noodzakelijke legitimiteit en slagvaardigheid terug te geven.

In een tweede deel wordt die reorganisatie beschreven vanuit de evolutie binnen het officierenkorps. Die benadering brengt de moeilijkheden aan het licht, die gepaard gingen met de reorganisatie van de rijkswacht als instrument van sociale controle. Daarbij wordt bijzonder aandacht besteed aan de structuur en de omvang van de administratieve epuratie. Door vooral legalistische principes gemotiveerd, werden alle rijkswachters die tijdens de bezetting werden gerecruteerd, ontslagen. Van het officierenkader daarentegen werden sommige ontslagen, andere behouden. Daaruit kan men besluiten dat men de rijkswacht niet in zijn geheel wilde ontmantelen door een al te strenge zuivering. Geen heksenjacht, geen revolutionaire terreur. De onderliggende bedoeling van de epuratie was immers het behoud van de sociale orde. Tegenover de roep om gerechtigheid vanuit de bevolking en sommige rijkswachtafdelingen en tegenover het staatsbelang, was het behoud van de sociale rust de hoeksteen van de reorganisatie. In die zin is het evident dat het voortbestaan van de rijkswacht na de oorlog niet fundamenteel in vraag werd gesteld. Voor de autoriteiten moest de rijkswacht worden gezuiverd, hervormd en versterkt, maar het stond buiten kijf dat men verder zou gaan.

Tot slot wordt de evolutie binnen het officierenkorps vanuit verschillende perspectieven geanalyseerd (epuratie, regulering, modernisering, evolutie) om een licht te werpen op de geschiedenis van deze weinig bestudeerde politionele institutie.

JONAS CAMPION

PURGE, RESTORATION OR RENEWAL ?

The Impact of the Second World War on the Officer Corps of the Gendarmerie

This article considers the consequences of the Second World War for the Belgian Gendarmerie (the national para-military police). On the basis of internal administrative sources (such as the yearbooks of officers, orders and notes from particular units), the article studies the evolution of the small world constituted by the Gendarmerie officers from the Liberation until the end of the year 1948. Between the different options of purge, restoration and renewal, how did this particular group of gendarmes change? Can the Second World War be considered to have constituted a point of rupture within the Gendarmerie? The first section of the article analyses the period of the Occupation, and in particular the distinctive situation occupied by the Gendarmerie between the conflicting pressures of German decrees and Belgian legislation. Attention then turns to the reforms implemented within the Gendarmerie by the secretary general of the Ministry of the Interior Gerard Romsée and Colonel Van Coppenolle. These brought about a profound change in the image of the institution, and made necessary an in-depth reorganisation of the Gendarmerie after the liberation of the country. The goal of this reorganisation was to re-establish it with the legitimacy necessary to its actions. The second section studies this process of reorganisation in terms of the changes it brought about in the officer corps. This serves to highlight the difficulties encountered in reorganising this institution of social control. In particular, attention is focused on

the administrative purge carried out within the officer corps. Motivated by profoundly legalist principles, this process systematically dismissed all those gendarmes recruited during the Occupation, while dismissing some and retaining others of the career officers. The highly visible intention of this procedure was not to disorganise the institution by carrying out too severe a purge. The mentality did not resemble in any way a witch-hunt or a revolutionary terror. Instead, a concern for social order underpinned the whole process of purging. It was this preoccupation that constituted the key element of the process, in the face of the pressures from the population and certain elements within the Gendarmerie as well as the needs of the State. Thus, the existence of the institution was not fundamentally questioned after the war. In the eyes of the authorities, the Gendarmerie must be purged, reformed and reinforced, but there was no willingness to allow the process to go any further. In the final section, the changes brought about in the officer corps of the Gendarmerie are considered from a number of angles (purging, regulation, modernisation, evolution), thereby helping to shed light on the history of a still little understood institution.

MAZYAR KHOIJINIAN

DE OPVANG EN DE PERMANENTE VESTIGING VAN TURKSE ARBEIDERS IN
BELGIË, 1963-1980

De studie vertrekt van een algemeen politiek kader van de Belgische migratiepolitiek. Het is in de eerste plaats die politiek die de fysionomie van een deel van de buitenlandse bevolking in België heeft bepaald. Van daaruit wordt het proces van opvang en permanente vestiging van de Turkse arbeiders belicht, die in de jaren 1960 en 1970 hoofdzakelijk in de steenkoolmijnen waren tewerkgesteld.

Tussen 1963 en 1971 recruteerde de Belgische steenkoolindustrie meer dan 14.000 Turkse arbeiders. Daarnaast was er de spontane immigratie van arbeiders als reactie op de vraag naar vreemde arbeidskrachten in andere sectoren. Ondanks de hoge kostprijs bleek de officiële recrutering in Turkije vanaf 1963 succesvol. De Belgische autoriteiten besloten actief de permanente vestiging van de nieuwe immigranten te ondersteunen door de gezinshereniging te stimuleren.

Bij de aankomst van het eerste contingent Turkse arbeiders bleek het gastland België echter niet voorbereid om de nieuwe arbeidspopulatie op te vangen. De incidenten die zich tijdens het eerste jaar voordeden, leken erop te wijzen dat de immigratiepolitiek had gefaald. Nauwgezet overleg tussen de verschillende recruiterende instanties (steenkoolmaatschappijen, Belgische en Turkse autoriteiten) bood echter een oplossing voor de moeilijkheden. De sociale structuur die ten voordele van de bevoegde autoriteiten werd opgezet en in stand gehouden, had een aanzienlijke impact op de toekomst van de Turken in België. De Belgische vakbonden bleven evenmin achter en zochten evenzeer om de Turkse migranten in hun structuren in te passen.

De professionele en sociale integratie van de Turkse mijnwerkers en de eerste aangekomen families werd nog versterkt door de aanstelling van sociale afgevaardigden vanuit Turkije, terwijl de vestiging en de familiehereniging werden ondersteund met een officiële publicatie in het Turks.

De Turkse autoriteiten zorgden voor de socio-culturele en religieuze omkadering van de immigranten, met het doel de Turkse identiteit, zowel als een sterke band met het vaderland, intact te houden. De coöperatie tussen die partners bleef bestaan tot in de jaren 1970.

MAZYAR KHOOJINIAN

THE RECEPTION AND STABILISATION OF IMMIGRANT TURKISH WORKERS IN BELGIUM, 1963-1980

Within the general context of Belgian immigration policy, and the impact it has had on determining the composition of the foreign population within the country, this article considers the particular history of the reception and stabilisation of Turkish labour, which was employed principally within the Belgian coal industry during the 1960s and 1970s.

Between 1963 and 1971, the Belgian coal industry recruited more than 14,000 Turkish workers, not counting those who arrived independently and who were employed by other sectors in need of the assistance of foreign labour. Despite its high cost, official recruitment of labour in Turkey proved to be effective. Thus, the Belgian authorities decided to promote actively the stabilisation of the new immigrant workers, notably by giving increased assistance to reuniting families.

The arrival of the first contingents of Turkish workers was, however, marked by a lack of preparedness to receive and look after this new population, and the incidents which flared up during the first year of the Turkish presence in Belgium seemed to indicate that the new policy might fail. The resolution of the difficulties encountered with the Turkish labour was achieved through the combined action of the different parties involved in the recruitment programme: the mining companies and the Belgian and Turkish authorities. The organisational structures put in place to create and perpetuate a social order favourable to the authorities concerned had a considerable impact on the future of the Turks in Belgium. Moreover, the Belgian trade-union organisations also became involved, and sought to bring the immigrant workers into their structures. The professional and social integration of the Turkish miners and of the first families to arrive was reinforced with the appointment of social delegates from Turkey, while the stabilisation of the population and the reunification of families was assisted by an official publication in the Turkish language. The socio-cultural and religious structures of support for the population were taken charge of by the Turkish authorities with the intention of preserving intact a strong sense of the workers' Turkish identity and their

unweakening loyalty to their homeland. These various partners would pursue their co-operation during the 1970s.

HERMAN VAN GOETHEM
LA CONVENTION DE LA HAYE, LA COLLABORATION ADMINISTRATIVE EN
BELGIQUE
ET LA PERSÉCUTION DES JUIFS À ANVERS, 1940-1942

Cet article prend comme point de départ les rafles des Juifs à Anvers en août 1942. Comment le corps de police anversoise a-t-il pu y prêter son concours et devenir ainsi complice de ce qui est peut-être le plus grand crime de guerre commis en Belgique en 1940-1944 ? Le commissaire de police en chef transmet en effet les ordres administratifs allemands à son corps et veilla à leur exécution. Ses supérieurs belges directs, le bourgmestre et le procureur du Roi, observèrent les faits, mais n'intervinrent pas.

L'antisémitisme a peut-être joué un rôle dans le comportement sur le terrain de certains et l'abstention d'autres, mais il n'explique pas tout. Cet article explore un contexte plus large de collaboration administrative entre les autorités locales et le pouvoir occupant, attitude définie dans la convention de La Haye de 1907. La participation aux déportations repose en effet sur une base 'administrative', dans le contexte de prestations de services 'normales'.

L'analyse part de la collaboration administrative avec l'occupant en Belgique en 14-18. Avec l'appui de la Cour de cassation, les fonctionnaires belges ont alors accepté que la collaboration pouvait impliquer que les autorités belges aillent à l'encontre de la législation belge, et même de la Constitution, aussi longtemps que l'occupant était capable de justifier les mesures prises en s'appuyant sur la convention de La Haye. Lorsque dans le contexte de la *Flamenpolitik*, il abusa de ce principe, la magistrature belge cessa collectivement le travail début 1918, ce qui mena à une désorganisation extrême.

Dans les années 30, les gouvernements belges confirmèrent la pratique de la collaboration administrative en l'affinant. Le principe de la collaboration appliqué en 1914-1918 fut maintenu, mais il revenait maintenant au simple fonctionnaire d'estimer par lui-même en conscience quand il n'avait pas à réagir à la demande de l'occupant. En cas de doute, il lui fallait demander conseil au supérieur, qui devait alors décider. Il n'était donc plus question d'une démission collective.

Après mai 1940 une collaboration administrative poussée avec l'occupant fut à nouveau de mise. La politisation croissante du régime d'occupation devait toutefois susciter des interrogations. La réponse à ces questions fut conditionnée par deux facteurs qui influèrent étroitement l'un sur l'autre. D'une part, importait la permanence des institutions. En cas de changements de régime et de 'cataclysme', l'administration de

l'Etat s'accroche plus encore qu'en temps normal à la permanence et à la survie. D'autre part, comptait l'évaluation de l'issue de la guerre. La certitude de la victoire allemande, même dans le cadre d'une paix de compromis (il en va ainsi jusque tard dans l'année 1942), conduisit à l'acceptation par les fonctionnaires belges de mesures allemandes extrêmes, allant même à l'encontre de la convention de La Haye. Il en est ainsi entre autres pour les ordonnances anti-juives prises en 1940-1942, qui constituaient une violation manifeste de l'article 46 de ce traité, mais qui de manière générale furent tout de même exécutées docilement dans toute la Belgique. Il convient d'insister ici sur le fait que l'occupant s'est toujours montré entièrement disposé à accepter un refus de collaborer sur base de ce traité.

L'appel à la responsabilité individuelle mais aussi, du fait de l'occupation, le glissement du pouvoir réel vers le niveau local, mit la responsabilité d'un éventuel refus administratif essentiellement entre les mains des bourgmestres et des procureurs du Roi. A Bruxelles, un début de revirement se manifesta en juin-juillet 1941, sous l'impulsion du bourgmestre Joseph Van de Meulebroeck. Anvers ne réagit que beaucoup plus tard à la politisation générale du régime d'occupation : en octobre 1942, dans le cadre de la protestation générale contre l'introduction du travail obligatoire en Allemagne. A ce moment, les Juifs avaient déjà été déportés depuis quelques mois de la métropole...

La différence de chronologie entre Bruxelles et Anvers s'explique par des facteurs culturels locaux. La plus importante paraît bien être l'attrait poussé vers l'Ordre nouveau parmi les autorités locales, comme nous avons pu entre autres le constater chez le bourgmestre Delwaide, le chef de la police anversoise.

En ce qui concerne l'administration belge, l'"étrange été de 1940" est un concept trompeur. Ce n'est qu'à partir du milieu de l'année 1941 que la situation commença à changer en Belgique. Dans les régions qui emboîtèrent le pas par après, le prix à payer de la guerre serait particulier élevé. Et cela alors qu'un occupant 'correct' était en Belgique occupée prêt à adopter une position très conciliante.

HERMAN VAN GOETHEM

THE HAGUE CONVENTION, ADMINISTRATIVE COLLABORATION IN BELGIUM
AND THE PERSECUTION OF THE JEWS IN ANTWERP, 1940-1942

This article focuses in on the raids on the Jewish population in Antwerp during August 1942. How was it that the Antwerp police gave its assistance to, and therefore became complicit in, what was perhaps the greatest war crime committed in Belgium between 1940 and 1944? The commander-in-chief of the police gave the German administrative orders directly to his units and supervised their implementation. His Belgian direct superiors, the mayor and the royal prosecutor, watched on but did not intervene.

Anti-semitism could have played a role in the actions taken by some and in the inaction of others, but that does not provide a sufficient explanation. This article seeks to explore a broader context of administrative collaboration between the local authorities and the occupying power, as laid down in The Hague Convention of 1907. The collaboration over the deportations took place on an administrative basis, and in the context of the normal functioning of the relevant authorities.

The article turns first to administrative collaboration with the occupying power during the years 1914-1918. With the support of the Court of Appeal, Belgian officialdom accepted that the collaboration of the Belgian and German authorities could imply that the Belgian authorities would act against Belgian legislation, and even against the Constitution: so long as the occupying power justified its actions on the basis of reference to The Hague Convention. When the occupier abused this power, as occurred in the context of the *Flamenpolitik* (of German support for Flemish nationalists), so the Belgian magistrates collectively withdrew from this work at the beginning of 1918, leading to widespread disorganisation.

During the 1930s, the Belgian governments confirmed the practice of administrative collaboration during wartime, and also refined it. The principle of collaboration as had occurred during 1914-1918 remained in place, but responsibility was now placed on the individual official to judge on the basis of his own conscience whether he could act on the request of the occupier, or in case of doubt to seek the guidance of his superior, who in this case must take the decision. Collective resignation thus no longer featured.

After May 1940, wide-ranging administrative collaboration again came to the fore. The increasing politicisation of the occupation regime inevitably raised questions, the answers to which were determined by two closely inter-related factors. On the one hand, there was a concern to preserve the permanency of the institutions. In the face of regime changes and the pervasive danger of calamity and peril the attention of the state bureaucracy was fixed more than ever on the need for permanency and survival. On the other hand, behaviour was influenced by the likely outcome of the war. The anticipated German victory, or some form of compromise peace favourable to Germany (as appeared to be a real possibility until late in 1942), led to an acceptance by Belgian officials of far-reaching German regulations, even if they contravened The Hague Convention. This was true for, among others, the anti-Jewish regulations of 1940-2, which constituted a manifest violation of Article 46 of the treaty, but which broadly speaking were implemented without objection throughout Belgium. In this respect, it must be emphasised that the occupation authorities themselves always stood ready to respond to any refusals voiced by local Belgian authorities with reference to the treaty.

The emphasis placed on individual responsibility, as well as the transfer of real power in the circumstances of occupation to the local level, placed the principal responsibility

for any refusal of administrative collaboration on the mayors (*bourgmestres*) and the royal prosecutors (*procureurs du Roi*). In Brussels, the turning of the tide began in June-July 1941, under the influence of the mayor Van de Meulebroeck. In Antwerp the local authorities responded only much later, in October 1942, to the wider politicisation of the Occupation regime, in the context of a general protest against the introduction of conscription of Belgian men to work in Germany. This was of course some months after the Jews had already been deported from the city.

This discrepancy in timing between Brussels and Antwerp must be explained by local cultural factors. The most important of these appears to have been the marked New Order sympathies shown by the local authorities, as can clearly be demonstrated in the case of the mayor Delwaide, the head of the Antwerp police.

As far as the Belgian administration is concerned, the concept of the strange summer of 1940 is misleading. Only from the middle of 1941 did the tide begin to turn, and in the case of those administrations which lagged behind, the toll of war victims proved to be especially heavy. All of this, moreover, took place even while the occupying force was concerned to maintain its correct image and therefore was willing to adopt a very accommodating attitude.